

---

Isabelle Saint-Martin

## **François Boespflug, *La Trinité dans l'art d'Occident (1400-1460). Sept chefs-d'oeuvre de la peinture***

Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2000, 216 p. (préface de Roland Recht) (bibliogr., illustr., index) (coll. « Sciences de l'histoire »)

---

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Isabelle Saint-Martin, « François Boespflug, *La Trinité dans l'art d'Occident (1400-1460). Sept chefs-d'oeuvre de la peinture* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 116 | octobre - décembre 2001, document 116.5, mis en ligne le 11 octobre 2005. URL : <http://assr.revues.org/412>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales  
<http://assr.revues.org>  
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/412>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

l'intérieur même de ces courants. Si l'âne est généralement associé aux puissances démoniaques et pour cela illicite, le cheval en tant que monture destinée à la guerre (jihâd) et du fait des mythes associés à sa création (Dieu l'aurait créé à partir du vent) est hypervalorisé. C'est pour cette raison même que certains le considèrent comme illicite et d'autres comme licite.

D'autres controverses concernent les animaux scatophages, les carnassiers considérés comme cruels (selon le principe d'incorporation des qualités morales de l'animal consommé par l'homme), les oiseaux pourvus de serres et les rapaces, la vermine...

Pour l'A. ces catégorisations animales permettent de « penser et de fonder la catégorie de l'humanité grâce aux grandes oppositions – sauvage/domestique, carnivore/herbivore et démoniaque/divin ». Ainsi ces discussions sur la licéité des animaux n'ont pas forcément une portée pratique (certains animaux considérés comme licites ne sont pas forcément mangés), mais elle fait de l'animal un moyen pour les juristes et les casuistes de dessiner les contours du monde, en plaçant l'homme en son centre.

Dans le chapitre IV, l'A. reprend ces oppositions et tente de repérer les associations faites dans les textes entre espèces animales et catégories du licite et de l'illicite, du haut et du bas, du divin et du démoniaque. Ainsi, certaines espèces semblent entretenir des relations spécifiques avec les puissances surnaturelles : djinns et démons en bas (enfer), Dieu et les anges en haut (ciel), soit par leur position dans l'espace, leur cri, ou les vertus qu'on leur prête.

D'ailleurs les textes rapportent des histoires d'humains métamorphosés par Dieu en bêtes en guise de punition : chien, cochon, singe mais également lièvre, ours, chauve-souris ou corbeau....

Ainsi dans l'islâm, « pour accéder au salut, le fidèle doit aliéner son corps à Dieu et à la collectivité (...) l'humanisation de l'homme n'est possible qu'au prix de la négation de son corps biologique, dont les interdits alimentaires ne sont qu'une des expressions ». En définitive affirme M.H.B., « une nourriture est licite soit quand elle ne fait pas obstacle à l'humanisation du mangeur, soit parce que, au contraire, elle y contribue fortement », inversement l'illicite engendre un processus de déshumanisation. En outre, affirme l'A. à la fin de l'ouvrage, sans le démontrer à partir des textes, le licite permet de maintenir les fondements de la vie du groupe. La notion de système religieux, pierre angulaire du livre, permet à l'A. d'affirmer la cohérence interne du système des interdits alimentaires de l'islâm, cohérence en lien avec l'unicité de

Dieu et l'anthropocentrisme. Mais vouloir à tout prix présenter l'islâm comme religion en séparant le culturel et le sociologique du religieux tend à restreindre le religieux aux seuls textes qui le régissent. Du coup, sont sous-estimés l'influence des autres systèmes religieux ou les changements qui pourraient intervenir dans la manière dont les musulmans considèrent ces normes.

L'A. tend également à présenter l'islâm comme système en l'opposant à des systèmes politiques. La mise en perspective du religieux et du politique ne peut se faire sans précautions. Ainsi, peut-on lire à propos de la diversité de doctrines juridico-rituelles au sein de l'islâm en note de bas de page : « C'est une des différences essentielles entre un système normatif à référence religieuse – comme celui de l'islâm – et les systèmes normatifs des États modernes, ces derniers ne supportant pas la pluralité » ! (p. 59) Ou encore à propos de la spécificité religieuse des interdits alimentaires : « On doit observer que les grandes idéologies modernes, comme le communisme ou le nazisme par exemple, si elles ne dérogent pas à l'institution de l'Interdit – et même si c'est plutôt sous une forme perversie, –, n'en ignorent pas moins les interdits alimentaires. En ce sens elles sont bien filles des lumières » (p. 22). On peut s'étonner de trouver, dans un ouvrage dont ce n'est pas directement l'objet, de tels jugements qui ne se fondent sur aucune argumentation.

Au-delà de ces considérations, l'ouvrage reste un modèle d'anthropologie religieuse des textes, novateur en ce qui concerne les classifications animales opérées dans les écrits des décisionnaires musulmans. Si l'on suit Lévi-Strauss, dans toute culture les nourritures doivent être bonnes à penser. C'est ce que pour l'islâm, M.H.B. nous invite ici à faire.

Sophie Nizard.

116.5

BOESPFLUG (Français).

**La Trinité dans l'art d'Occident (1400-1460). Sept chefs-d'œuvre de la peinture.** Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2000, 216 p. (préface de Roland Recht) (bibliogr., illustr., index) (coll. « Sciences de l'histoire »).

Le sous-titre un peu plat ne doit pas abuser, ces « Sept chefs-d'œuvre de la peinture » ne sont aucunement une anthologie de vulgarisation pour un public que l'on chercherait à rassurer sur la qualité des œuvres présentées mais bien une enquête minutieuse sur la figurabilité du dogme trinitaire dans la première moitié du

XV<sup>e</sup> siècle. Depuis la publication de sa thèse, *Dieu dans l'art. Sollicitudini Nostrae de Benoît XIV (1745) et l'affaire Crescence de Kaufbeuren*, Paris, Cerf, 1984, l'auteur n'a cessé d'explorer l'image d'un Dieu Trine dans une approche originale qui s'est révélée particulièrement féconde. Associant la compétence du théologien à celle de l'historien de l'art, rigoureux quant à l'analyse et à la contextualisation des œuvres, F.B. a depuis longtemps fait fi du mépris des uns pour les sources iconographiques ou de la méfiance des autres pour les interprétations qui échappent à l'histoire des styles. L'évolution de la discipline lui facilite, il est vrai, la tâche. À cet égard, il n'est pas indifférent que son ouvrage ait été accueilli dans la nouvelle collection « Sciences de l'histoire » qu'ont lancée les Presses universitaires de Strasbourg. La préface de Roland Recht, qui fait référence à Jakob Burckhardt et Erwin Panofsky mais aussi à Freud et Ferdinand de Saussure, cherche à préciser le statut complexe de ces réalités que l'on qualifie de façon réductrice d'« œuvres d'art » alors que la beauté ne fut pas leur finalité. Il rappelle qu'« écrire l'histoire de l'art, c'est peut-être d'abord saisir le statut changeant de ces réalités au travers des regards qui se sont portés sur elles et qui ont tenté, à chaque fois, de les définir ». F.B. en donne maints exemples ; en scrutant les relations entre commanditaires, programmes et réponses des artistes, il montre de façon exemplaire qu'une œuvre n'est jamais la pure mise en forme d'un texte mais bien un « lieu théologique » où s'élabore de façon spécifique une pensée trinitaire. Ainsi faut-il douter, par exemple, que l'isomorphisme intégral des figures du Père et du Fils, dans le célèbre *Couronnement de la Vierge* d'Enguerrand Quarton soit une conséquence directe – quinze ans après et pour une œuvre destinée à un couvent – des décisions du concile d'union de Florence, comme le veut l'interprétation communément admise, alors que la plupart des conciles semble n'avoir que peu d'effets immédiats sur le cours de l'art religieux. La réflexion se développe à partir des œuvres, dans une approche concrète sans que l'unité de l'ouvrage ne souffre de ce fractionnement apparent. L'étude se concentre sur un temps court – une soixantaine d'années à peine entre la *Grande Pietà ronde* de Malouel et l'*Adoration de la Trinité*, miniature de Jean Fouquet pour les Heures d'Étienne Chevalier – alors que le développement de l'iconographie de la Trinité s'est déjà affirmé en Occident et avant que n'apparaissent les prémices de la Réforme. Cette période artistique particulièrement riche correspond à un désir accru de « voir » le mystère, comme en écho aux premières visions de la Trinité (Rupert de Deutz,

Christine de Markyate) ; sur le plan formel, elle consacre l'affaiblissement puis l'abandon de la règle du christomorphisme qui posait que « le visible du Père, c'est le Fils » (Irénée). Les différents types iconographiques de la Trinité (Trône de grâce, Trinité du Psautier, Compassion du Père ...) vont s'accompagner d'une différenciation iconographique des personnes tandis que surgissent de nouveaux motifs (Dieu le Père en Pape ou en empereur...) sans qu'un modèle dominant ne s'impose à cette date. La *Communion et martyre de saint Denis* par Jean Malouel et Henri Bellechose, la *Compassion du Père* de Robert Campin, la *Trinité* de Masaccio, le *Retable de Boulbon...* témoignent, entre autres, de cette inventivité figurative à laquelle F.B. est conduit à reconnaître des qualités d'ordre théologal (p. 199), qualités qu'il voit décliner dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle.

Ajoutons que l'ouvrage, issu d'une série de conférences, se veut accessible à un public non spécialiste. L'introduction présente une mise au point synthétique sur le dogme de la Trinité à la fin du Moyen Âge, l'analyse des œuvres est menée de façon méthodique dans un style clair, l'index recense à la fois les citations bibliques, les notions théologiques et les thèmes iconographiques, la bibliographie essentielle est indiquée pour chaque chapitre. Il serait vain de résumer chacune des sept enquêtes qui sondent ces figures de la Trinité, il faut les lire pour découvrir, une fois encore, la richesse d'un regard qui ne se satisfait pas de la seule délectation esthétique mais cherche, à travers le sens des formes, à toucher au plus près « l'évolution de l'idée même de Dieu dans les sociétés occidentales ».

Isabelle Saint-Martin.

116.6 BORDES-BENAYOUN (Chantal), éd..

**Les Juifs et la ville.** Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2000, 308 p.

C.B.-B. ouvre son avant-propos sur des noms de villes bibliques : Hébron, Nahor, Sichem, Béthel, Babel, Sodome, Jérusalem. Ça c'est pour le passé mythique, un passé qui n'en finit pas de se confondre avec le présent et son actualité la plus brûlante. Mais on pourrait facilement, c'est ce qu'elle fait d'ailleurs quelques lignes plus bas, prolonger la liste par des noms de villes de diaspora qui restent liées au destin collectif juif : Salonique, Amsterdam, Varsovie, Vienne, Vitebsk (la couverture du livre reproduit un tableau de Chagall, né, comme chacun sait, à Vitebsk), Tunis, Marseille, Sarcelles, New York... « L'histoire des juifs, écrit-elle, est citadine parce qu'elle est histoire migratoire. Les